

SJÓN

BLOND
COMME LES BLÉS

*Traduit de l'islandais
par Éric Boury*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2022

*Je vais vous dire trois métamorphoses de l'esprit :
comment l'esprit devient chameau, comment le chameau
devient lion, et comment enfin le lion devient enfant.*

Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*
(traduction d'Henri Albert)

Gunnar était-il assez âgé pour comprendre le nom du lieu qu'il avait entendu de la bouche de sa mère au début de cette journée où s'étaient gravés ses premiers souvenirs ?

Il avait essayé de le répéter sans y parvenir. Il savait ce qu'était un lac, il connaissait tous les adjectifs de couleur, il avait cru identifier le mot "rouge", mais la combinaison de syllabes que formaient les lèvres de sa mère était nouvelle pour lui et peut-être qu'en fin de compte l'endroit où ils allaient n'avait aucun rapport ni avec les lacs ni avec les couleurs.

Elle s'était retournée sur son siège et, penchée vers lui, avait répété avec une lenteur extrême en détachant soigneusement les trois syllabes. Ses lèvres rouges bougeaient chaque fois qu'elle façonnait le son parti de son cerveau pour le faire sortir avec sa langue, les muscles de son visage, sa bouche, sa gorge et grâce à l'air expulsé par ses poumons – ses lèvres s'étaient entrouvertes pour articuler le *r* roulé que l'avant de sa langue avait formé en vibrant contre son palais, juste derrière ses petites incisives, puis elle avait mis sa bouche en cul-de-poule pour la diphtongue *au* en laissant sa langue retomber, elle l'avait ensuite fait claquer derrière ses incisives pour le *d*, l'avait rentrée d'un coup pour le *a* puis avait plaqué sa lèvre inférieure contre ses dents du haut pour le *v* qui s'était évanoui dès que sa bouche s'était à nouveau

ouverte, formant le *a* précédant le *t* extrêmement bref, puis elle avait achevé le mot sur le *n* en laissant échapper une petite expiration par ses narines élégantes.

– Rau-da-vatn, nous allons à Raudavatn, le Lac rouge.

La porte du conducteur s'était ouverte d'un coup sec. Son père s'était installé au volant, il avait démarré et la famille était partie. Sa mère s'était retournée et regardait la route. Assis en tailleur sur la banquette arrière, Gunnar avait l'impression que son père le surveillait dans son rétroviseur.

Il était au milieu, entre ses deux sœurs chargées de veiller à ce qu'il reste à sa place. Cela ne l'empêchait pas de se mettre debout, mais les filles ne le grondaient pas. Par la vitre arrière, il voyait leur maison s'éloigner. Son estomac se contractait tant il était angoissé. En quelques instants, leur domicile était devenu un point minuscule, beaucoup trop petit pour qu'il puisse à nouveau réussir à y entrer. Puis il s'était souvenu de la mouche.

Dans la poche droite de sa culotte courte se trouvait la boîte d'allumettes où elle était enfermée. C'était le garçon qui habitait dans l'appartement en sous-sol de l'immeuble plus bas dans la rue qui la lui avait offerte. Il avait joué un moment avec Gunnar et ses sœurs sur le trottoir pendant qu'ils attendaient leurs parents. Le soleil de juin réchauffait les façades. La tôle ondulée couleur beige, salée par les vents marins de l'hiver, attirait les mouches qui venaient d'éclore. Noires comme le goudron, elles bourdonnaient et se posaient sur la tôle qu'elles arpentaient un moment en silence, mais s'envolaient dès qu'on tentait de les attraper. Même si elles étaient grosses comme un pouce, il n'était pas facile de les emprisonner. Le grand garçon avait remarqué que son petit voisin essayait de les piéger sans y parvenir.

Il avait alors sorti trois boîtes d'allumettes de sa poche, avait choisi la rouge et blanche, l'avait entrouverte pour montrer aux autres qu'elle était bien vide, leur avait demandé de s'éloigner du mur et, en un rien de temps, l'avait posée sur une des mouches avant de la refermer d'un coup sec.

Le frère et ses sœurs avaient tenu cette boîte à tour de rôle. L'insecte affolé battait désespérément des ailes, ça les avait amusés de sentir les vibrations au creux de leur paume. Ils avaient plaqué la boîte sur leurs oreilles, la mouche essayait de prendre son envol dans l'obscurité, ils l'entendaient se débattre en bourdonnant. Au moment où leur mère était sortie de la maison en disant à ses filles de monter en voiture, le grand s'était éclipsé, mais juste avant de disparaître il avait glissé la boîte d'allumettes dans la poche de son petit voisin qui, l'instant d'après, avait rejoint ses sœurs.

Debout sur la banquette arrière, Gunnar avait regardé leur maison s'éloigner jusqu'à disparaître subitement au moment où la voiture avait quitté la rue. Mais il n'était plus angoissé. La mouche bourdonnait dans sa poche.

– Faites asseoir votre frère! avait grondé leur père.

Les deux sœurs s'étaient exécutées en tirant sur ses vêtements et en le forçant à regarder la route. Chacune avait posé une main sur ses cuisses maigrettes pour l'empêcher de se relever. Il avait essayé de se dégager, mais elles avaient serré plus fort. L'une d'elles avait dit à l'autre :

– J'ai l'impression que j'entends encore la mouche bourdonner.

Sur le siège avant, leur mère s'était mise à chanter une version parodique de "La ballade d'Asa" en tapotant l'aile du nez de son mari du bout de son index.

*Asa arpentait les rues avec panache
Elle entendait du bruit à Salafache
Oh la la ho! Chantez, fredonnez bravaches
Cancilorum cantalorum pumpii.*

Raudavatn.

Alors que la famille avait effectué la moitié du trajet entre le quartier ouest de Vesturbær et sa destination, le mot bizarre avait enfin suscité une image dans l'esprit du petit garçon.

Un verre, plein à ras bord de lait rouge.

En réalité, le lac n'était pas de cette couleur, sauf au bord où le fond était tapissé de cailloux écarlates. Gunnar avait pris un peu d'eau dans sa main, elle avait filé entre ses doigts, aussi limpide que celle de la lessiveuse dans laquelle sa mère lui donnait le bain. Soit, l'eau n'avait pas la teinte attendue, mais on pouvait y faire des ricochets. Et même s'il s'était contenté de lancer des cailloux le plus loin possible, il avait tout de même vu ses sœurs faire rebondir des pierres plates à la surface.

Sur le chemin du retour, il avait relâché la mouche dans la voiture.

L'année où Gunnar Palsson Kampen était venu au monde, son père s'était fait un refuge dans un cagibi aveugle au fond de la chambre conjugale. Il y avait installé un petit bureau et un tabouret, une bibliothèque et un lampadaire équipé de deux ampoules, une rouge et une blanche. Sur le bureau : un poste de radio à ondes courtes et une photo de lui avec son frère et sa sœur dans un cadre en bois. Deux cartes de géographie, l'une du monde, l'autre de l'Europe, étaient fixées au mur auquel était également accroché un calendrier de l'entreprise qui l'employait, Eimskip : la compagnie islandaise des bateaux à vapeur. Deux fils partaient du poste de radio, un câble électrique branché sur une prise multiple avec le lampadaire, et l'antenne tendue sur le lambris brut où elle disparaissait dans un nœud du bois. Entre le planisphère et le fil de l'antenne était accroché un martinet constitué de petites branches grossièrement assemblées à l'aide d'une ficelle.

Toute la guerre durant, et même après le discours du rideau de fer prononcé par Churchill, Pall Kampen avait passé ses nuits dans son cagibi à écouter les informations dans toutes les langues qu'il maîtrisait : l'islandais, le norvégien, l'anglais, l'allemand, le français qu'il comprenait de mieux en mieux, mais aussi dans d'autres idiomes qui lui étaient parfaitement étrangers. Il essayait de capter dans le ton des présentateurs la manière dont le conflit

mondial affectait les différentes nations : les Japonais, les Turcs ou les Grecs. Quand son épouse Erla allait se coucher, il remplaçait l'ampoule blanche du lampadaire par la rouge, enfilait le casque dont il se servait au travail et continuait à écouter ces radios sans gêner personne, en tout cas, d'après lui.

Il n'entendait pas ses cris et ses soupirs involontaires, ses mains frappant la table ou ses pieds heurtant le parquet, ces bruits provoqués par les informations, et qui maintenaient la famille éveillée. Jamais ce détail n'était abordé dans les conversations.

Parmi les objets que contenait le cagibi, le martinet avait fasciné Gunnar dès son plus jeune âge. Son grand-père s'en était servi pour punir son père, le plus souvent pour des brouilles, à ce que ce dernier affirmait, sans donner plus d'explications. Et comme Gunnar était incapable de se représenter son père enfant, son esprit avait engendré l'image d'affrontements titanesques entre Pall et ce grand-père qu'il n'avait jamais connu. Harald Edvard Kampen était mort à l'étranger avant sa naissance et il n'existait aucune photo de lui. Il imaginait donc une version plus âgée, plus grande et plus terrifiante encore de son père, qu'il trouvait déjà plutôt imposant.

Le vieillard aux cheveux blancs étendait sa grande main griffue vers son fils, en hurlant qu'il aurait dû s'abstenir de ceci ou cela, une chose dont ce dernier n'avait aucun moyen de savoir qu'elle lui était interdite ou qu'il avait négligé de l'accomplir, une brouille, un détail qui ne justifiait nullement la fureur de l'ancêtre – lequel agitait ses longs doigts tordus et parvenait à l'empoigner. S'ensuivait un terrible pugilat, les deux hommes se battaient comme des bêtes sauvages. Au début, ils étaient à égalité, le spectacle dont Gunnar était témoin s'inspirait

d'un livre américain pour garçons mettant en scène le combat entre un loup et un grizzli, mais au bout d'un moment Pall Kampen était aussi mou qu'un chat mort entre les griffes du grand-père qui se battait d'une seule main puisque, de l'autre, il tenait le martinet. Lorsqu'il parvenait à empoigner la nuque du "gamin", il le forçait à se mettre à genoux, lui plaquait le front au sol puis lui baissait son pantalon et faisait pleuvoir les coups sur ses fesses et ses cuisses.

Un jour, Gunnar avait vu son père balancer sa mère comme une poupée de chiffon à l'autre bout de la cuisine. Il était donc aisé de se faire une idée de la force des deux hommes. Et chaque fois qu'il imaginait le spectacle de cet affrontement titanesque, Gunnar découvrait qu'il aimait un peu plus son père qu'avant.

– Mais qu'importe l'usage qu'on en faisait.

Pall Kampen, magasinier à l'entrepôt technique de la compagnie Eimskip, caressait doucement du bout des doigts le martinet qui lui répondait par de petits craquements. Les branches étaient si sèches qu'elles se seraient brisées au premier coup, mais ça, son fils ne pouvait pas le savoir. Il poursuivait, des trémolos dans la voix :

– Le plus important, c'est de l'avoir à mes côtés.

Ce martinet était le seul souvenir que Pall avait conservé de son père. Et maintenant que la mort a libéré le corps du petit-fils du poids d'une incurable maladie, maintenant que Gunnar se trouve allongé, inerte, sur la banquette d'un compartiment stationné sur une voie de garage à Cheltenham Spa, c'est le souvenir de ce martinet, de ce cagibi, de son père, qui est le deuxième dans la série d'images qui lui apparaissent avant de désertier définitivement le monde et sa conscience. C'est le silence dans sa poitrine – mais le cerveau fonctionne encore.

En s'effaçant, l'image du martinet en fait naître une autre.

Gunnar est allongé dans le lit de ses parents avec sa mère et ses deux sœurs aînées, Astrid et Solveig. Il s'est produit un événement qui a conduit Erla, leur maman, à faire dormir ses enfants avec elle. Gunnar a cinq ans. Personne ne lui a expliqué ce qu'il s'est passé et il n'a pas posé de questions. Il adore ces moments où il vient faire du camping dans la chambre parentale.

Il fait sombre. La lumière du cagibi s'infiltré par l'interstice entre la porte fermée et le chambranle, elle dessine un carré rouge qui flamboie sur le mur plongé dans les ténèbres. Derrière la porte, on entend des sanglots étouffés. Gunnar tourne la tête sur son oreiller en se demandant si sa sœur allongée à côté de lui est également réveillée. En voyant luire les yeux de Solveig, il s'approche et murmure :

- Papa est en train de regarder le martinet.
- Elle lui répond, agacée :
- Mais non, crétin, il a peur de Hitler.